

Sept questions (*inattendues*) pour la foi chrétienne, en ce temps de crise écologique

1-Mais où est passée la doctrine de la Création ?

Un « aplatissement ». C'est l'expression qu'utilise en 1989 celui qui n'est encore que cardinal, Joseph Ratzinger, au cours d'une conférence donnée en Autriche, pour désigner la « disparition quasi-totale » de la doctrine de la Création dans la théologie contemporaine. Il faut dire qu'à la fin du XIX^e siècle et tout au long du siècle suivant, l'émergence des thèses darwiniennes et de la nouvelle physique ont sérieusement bousculé le discours chrétien traditionnel sur les origines. Pris entre les tentations du rejet fondamentaliste – qui met la Bible, même dans son aspect culturel, au-dessus de la science – et du concordisme opportuniste – qui aimerait assimiler Big Bang et « Fiat lux », Homo erectus et Adam – les chrétiens ont mis du temps à retrouver un équilibre. Et encore plus une parole audible sur ces indicibles commencements.

Il faut dire que la science de l'époque – alimentée par un savant anticléricalisme – avait beau jeu. Depuis la Renaissance et plus encore les temps modernes, la recherche scientifique a peu à peu envisagé l'idée de Dieu dans un statut d'hypothèse possible mais non nécessaire. Le voilà remisé dans un ciel lointain et étranger à la contingence matérielle du réel. Ainsi donc, l'homme moderne s'était bien vengé de son antique malédiction: à son tour, Dieu est chassé de ce monde contingent promis à des avers radieux et matérialistes. Mais en fait de paradis terrestre, le monde désacralisé s'est peu à peu réduit à un univers clos, dont les limites se font désormais cruellement sentir !

La pauvreté d'un discours chrétien sur le sens même de la foi en la Création n'est qu'un signe parmi d'autres de cette réduction de la pensée, rappelle encore Ratzinger. Le ciel fermé, le Christ lui-même n'est souvent plus qu'un « maître de sagesse », sans référentiel à sa nature divine. En se laissant ainsi dépouiller d'une tradition millénaire en la Création qui méritait surtout d'être revisitée, les chrétiens ont perdu les mots et le sens même de la foi en un Dieu créateur. Lynn White, un historien protestant américain, analysait à la fin des années 1960 l'indifférence au devenir du monde naturel que l'on observe chez bien des chrétiens comme une résultante de cet affadissement intérieur. La violence de la crise écologique naissante dans les années 70 fait dire à White que plusieurs siècles de théologies frileuses et conceptuelles n'ont pas su accompagner et interpeller suffisamment l'émergence

d'un nouvel empire dominant au cours de l'ère industrielle : le capitalisme naissant s'est ainsi métamorphosé en un hybride délirant. Par son silence, selon White, le christianisme porte bien sa part de responsabilité. Depuis lors, les crises financières de 2008 nous ont mis sous les yeux la puissance de ce néocapitalisme à outrance : systèmes financiers et bancaires détournés, virtualisation et accélération incontrôlable des échanges monétaires, corruption latente des structures et des responsables, spéculations sur des biens alimentaires essentiels ou des ressources communes etc. Bien sûr, la critique de Lynn White mérite bien des nuances, mais son appel mérite d'être réentendu : à quand donc la redécouverte d'un christianisme plus intégral, plus imprégné d'une sensibilité toute « franciscaine » au monde, dans toutes ses dimensions et dans tout son mystère ?

2-Pourquoi la nature nous est-elle devenue étrangère ?

Parmi les mots difficiles de la philosophie, celui de « nature » tient une place de choix. Il en va de même dans le domaine religieux. Le concept, polysémique, évoque cet « état naissant » qui donne sa consistance aux choses. Rien de plus naturel qu'une vie dans ses étapes essentielles ou qu'un monde en devenir. La « nature » des choses a ainsi toujours fasciné les philosophes physiciens et, plus tard, les scientifiques, leurs descendants : invitation à la sagesse ou défi à l'intelligence humaine, les réponses n'ont pas cessé de pencher entre ces deux attitudes.

Mais la « nature » évoque aussi dans le langage courant un phénomène, celui de la « vie » biologique toujours renouvelée et résistant, contre toute attente, à la destruction des structures et à la perte d'énergie. Aujourd'hui encore, pour tout un chacun, la contemplation de la nature dans ses forces et ses équilibres est une des expériences personnelles les plus fortes qui puissent être vécues. Certes, elle n'est pas la même pour un paysan qui doit labourer la terre à la sueur de son front que pour un poète romantique qui, fasciné par les paysages, accueille ses émotions intérieures. Mais qu'en est-il pour nous désormais, dans ce monde changeant ? Faut-il rappeler qu'avec l'urbanisation massive qui sévit à travers le monde – depuis quelques années, la moitié de l'humanité vit en ville –, l'humanité est entrée dans un modèle sans précédent à cette échelle ? Les nomades n'ont plus de place désormais sur les terres de plus en plus privatisées pour nourrir les sédentaires. Et pour ce faire, il nous faut contraindre les grands élans du monde naturel pour ne les orienter d'abord que vers nos besoins. Il en a résulté ce que nous pouvons voir désormais, si nous le voulons bien, avec stupeur : une transformation radicale de la

ruralité par le biais de pratiques industrielles ; une exploitation massive des ressources, sans gestion durable des biens communs ; une course technologique en avant à toute vitesse pour maîtriser tous les potentiels du vivant. La nature n'a qu'à bien se tenir : c'est nous désormais qui lui disons à quoi bon naître.

Cette mise à distance de notre environnement naturel n'est pas sans conséquence sur notre existence. Beaucoup désormais, même dans les villes, prennent conscience qu'une vie humaine doit nécessairement garder une main à la terre. Ces dernières années, un peu partout, des jardins urbains naissent entre les murs et sur les toits des cités. Si, il y a un siècle, les jardins ouvriers avaient permis à des populations pauvres de s'assurer un revenu complémentaire, ces nouveaux jardins veulent, en plus, devenir une invitation à vivre autrement, à revenir à l'essence, à la nature profonde de notre vie. « Une chose est d'aimer les jardins. Une autre est de jardiner. Seule cette dernière fait grandir notre humanité », clame ainsi Gilles Clément, un jardinier français contemporain célèbre. Quant à ce qu'il reste de nos paysages naturels, émouvants parce que fragiles, ils constituent de plus en plus ce « tiers paysage », cet espace d'altérité nécessaire à la rencontre intérieure. Comme le rappelle avec justesse le théologien belge Adolphe Gesché, la nature est cet espace indispensable pour permettre à Dieu et à l'humain de se rencontrer. Elle n'est donc pas un décor d'une pièce de théâtre, mais un acteur à part entière de la rencontre. Puisque la nature nous fait naître.

3-Notre planète bleue est-elle malade de l'humain ?

La présence de la communauté des humains sur la planète a profondément changé de visage. En moins d'un siècle, nous sommes passés de quelques centaines de millions d'individus à plusieurs milliards, transformant profondément notre « plan d'occupation des sols ». L'exemple américain est quasi parabolique : des vastes plaines de l'Ouest américain habitées depuis des siècles par des populations nomades d'indiens, le pays est passé aux mégapoles industrielles saturées de colons et d'immigrants du monde entier. Et tout cela en quelques décennies à peine. Désormais, cette étonnante expérience historique de l'expansion humaine sur la planète semble toucher à sa fin : partout, désormais, l'humain est là chez lui. Et on sait sa difficulté naturelle à partager l'espace avec d'autres. La mondialisation des pratiques et des économies accélère encore plus cette impression : partout, c'est le même humain que l'on rencontre. Certes, les cultures et les histoires régionales et nationales tentent, tant bien que mal, de résister. Mais le mouvement global semble bien être celui d'une réduction

des différences. Le nombre de langues parlées dans le monde diminue ainsi dramatiquement. Les pratiques alimentaires s'uniformisent. Et même les modes de vie tendent vers un confort de supermarchés. Cette uniformisation est une chance par bien des aspects, dans ce qu'elle facilite. Mais, subie à outrance, n'est-elle pas aussi une menace : ne sommes-nous pas tentés à nouveau, en fils de Babel, de construire des tours qui grimpent jusqu'au ciel ?

Certains écologistes parmi les plus radicaux ont identifié ce mouvement historique à celui, terrible, d'une expansion métastatique d'un corps étranger sur une planète vivante. L'organisme Gaïa serait malade de son cancer humain ! Terrible lecture que cette représentation qui en dit long aussi sur la manière dont nous lisons notre existence personnelle ici-bas. Car chez Gaïa, le ciel n'a pas de place et l'ouverture transcendante n'est qu'une contemplation de soi. Pas étonnant que du coup, la créature humaine se méfie d'elle-même : la solution ultime serait donc la mise en place des politiques anti-natalistes volontaires de manière à réduire la pression anthropique sur les écosystèmes naturels. On imagine le monde qui va avec : le modèle chinois nous a montré à quels délires ce genre de politique peut mener, l'infanticide et l'injustice sociale en étant les fruits directs. Sans parler d'une perte profonde du sens même de la vie et de ses équilibres naturels. Plus intéressant est de mettre en perspective la théorie de Gaïa avec l'expérience religieuse traditionnelle de la « Terre-Mère ». En Amérique du Sud, par exemple, la Pacha Mama reste dans bien des têtes une manière, plus ou moins évangéalisée, d'honorer le mystère de la vie. Au point que des documents des évêques de ces pays ont repris à leur compte cette représentation culturelle de leurs pays. On pourrait en dire sans doute autant en Afrique ou en Asie. Ce qui se joue là est d'offrir à nos contemporains une représentation du monde qui ne soit pas close, mais qui invite à la relation et au respect. Car, comme le laissaient déjà entendre les récits bibliques de la Création, nous formons une communauté de création où, si chacun a une place singulière, tout est interdépendant. C'est en reprenant sérieusement conscience de cela que des réponses nouvelles peuvent naître face aux défis actuels. Car ce qui met en péril foncièrement la viabilité de la planète est d'abord cette perte de l'attention à la vie, cette rupture sans précédent du contrat social et ce renoncement à défendre les biens communs qui nous sont confiés : l'air, l'eau, la terre, les semences etc. La doctrine sociale de l'Eglise le dit désormais de plus en plus clairement : pour elle, les crises contemporaines sont d'abord « morales ». Elles manifestent cette maladie ancienne qui défigure l'humanité et son identité d'image divine : l'orgueil sans mesure qui cherche à posséder ce qui lui est donné gratuitement. Même en le détruisant.

4-La foi en la Création a-t-elle quelque chose à voir avec l'écologie ?

Il peut être tentant, pour des chrétiens désirant réfléchir sur la place de l'écologie dans leur foi, d'interroger d'abord les récits originels bibliques de la Création du monde (Gn 1-3). Mais, à leur lecture, on s'aperçoit assez vite qu'ils ne parlent pas de cela d'abord. La Bible aurait d'ailleurs bien du mal à parler d'écologie puisque le mot lui-même a été inventé au XIX^e siècle. Bien sûr, il y a des affirmations essentielles dans ces deux récits : l'harmonie originelle qui est inscrite dans le créé, traversée jusqu'au bout par la joie du Créateur devant son œuvre, « et Dieu vit que cela était bon ! » ; mais aussi la confrontation avec les créatures étranges, hybrides et séductrices, que notre humanité accueille sans cesse avec curiosité : d'où vient donc ce serpent qui parle et qui corrompt notre désir de Dieu ? Enfin, ces récits nous parlent d'un temps révolu, un sein matriciel dans lequel nul ne pourra retourner : pas de place donc dans la foi chrétienne pour une quelconque nostalgie d'un paradis perdu. La terre promise est devant nous : elle ressemble, à s'y méprendre, à un jardin, au petit jour, où nous attend le Ressuscité.

Mais la Bible ouvre encore d'autres perspectives pour notre foi. Les psaumes et les prophètes chantent eux aussi l'œuvre créatrice, toujours maintenue, du Dieu d'Israël. Parmi eux, la figure du prophète Daniel peut être stimulante. C'est dans ce petit livre complexe, écrit en plusieurs langues différentes, compilant plusieurs traditions, que s'élançait un des plus beaux cantiques au monde créé. « Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur ». Ce qui est affirmé là, dans des temps particulièrement tragiques, c'est l'orientation profonde du monde naturel qui est la même que la nôtre : tenir bon dans la louange de notre Créateur. Faut-il rappeler que ceux qui font monter cette louange sont trois enfants jetés dans la fournaise par un dictateur aveuglé par son orgueil ? Ainsi donc, il est affirmé là que même lorsque tout s'effondre, il restera toujours au cœur du fidèle cette ultime ressource naturelle : repartir de la louange profonde du monde qui conteste à jamais les tentatives de destruction des puissants. La foi en la Création est donc bien une affirmation politique et eschatologique : elle affirme dans un même mouvement le salut du Christ à l'œuvre. Le livre de Daniel peut aider aussi à aller plus loin : il permet de contester l'ordre établi, tout particulièrement quand il prétend accéder à un « âge d'or » intouchable ; il conteste la puissance des systèmes délirants qui peuvent prendre le dessus pour un temps ; il nous apprend à tenir bon dans la « fosse aux lions », en enracinant profondément en nous l'espérance qui anime toute la Création désirée par Dieu.

La foi chrétienne gagnerait aussi à mieux connaître ce que l'écologie elle-même découvre. Démarche scientifique initiée il y a plus d'un siècle, l'écologie est en effet d'abord une autre manière de prendre en compte le monde du vivant, en l'honorant dans sa complexité : lorsqu'un colibri vient butiner une orchidée, par exemple, c'est un monde d'interrelations d'une incroyable richesse qui est en jeu. Dans le temps, dans l'espace, dans la matière, dans la chaîne du vivant. C'est donc aussi renoncer à ne considérer le monde naturel que sous le prisme, très idéologique, du « combat pour la vie » ou de la « loi de la jungle ». On sait combien ces lectures ont voulu justifier par moments des injustices ou des sélections sociales qui n'avaient de naturelles que le nom. L'écologie scientifique révèle en fait, à tout niveau de l'échelle des écosystèmes, des mécanismes de symbiose et de coopération souvent bien plus décisifs que la simple prédation dans la chaîne alimentaire. Aux forces de destruction des lois de l'entropie la nature oppose, de manière incompréhensible, un éternel renouveau et une vitalité créatrice. Au chaos toujours menaçant des ténèbres répond le déploiement d'un monde où chaque chose prend sa place, en lien mystérieux avec toutes les autres.

5-Peut-on vivre sans orang-outan ?

Dans le champ de l'éthique chrétienne, il y a un domaine où le silence est presque assourdissant : celui du respect dû à toute espèce vivante non-humaine. Dans un ouvrage récent sur l'éthique animale, Mgr Desmond Tutu, grand militant des droits de l'homme et opposant farouche à toute forme de discrimination, s'interroge par exemple sur l'insensibilité des chrétiens devant les atteintes actuelles faites à la Création. Même les atteintes à la biodiversité et la disparition rapide de nombreuses espèces vivantes, végétales et animales, à travers le monde, ne semblent pas être sujets à réflexion pour les milieux chrétiens.

Or, si, comme dit la Bible, il a été confié à Adam de donner à chaque espèce un nom et si Noé a pris soin de préserver la fécondité de chacune d'entre elles malgré le déluge, pourquoi en sommes-nous arrivés là désormais ? Les écologistes ont souligné de longue date cet « anthropocentrisme » exagéré de nombreux discours chrétiens, qui relègue au mieux tout ce qui n'est pas humain au rang d'espèces inférieures et au pire au statut de décor ou d'objets sans importance dans l'histoire du Salut. Bien sûr, il ne s'agit pas ici de contester le fait que la créature humaine a un statut tout à fait singulier dans le projet de Dieu. Comme image, elle est une icône naturelle (et imparfaite) du divin au sein de la Création. Mais aussi comme hôte de l'incarnation du Christ, elle est le berceau d'un Dieu qui prend le risque de sa Création,

jusqu'au plus lointain. Là se forge le souci primordial du respect fondamental dû à la vie humaine, du commencement à la fin et dans toutes ses étapes de vie. Pour autant, et la crise écologique nous y presse, ne devons-nous pas nous souvenir que ce qui fait aussi partie de la dignité humaine, c'est son inscription biologique dans le monde vivant ? La révolution darwinienne nous avait déjà obligés à regarder en face le fait que nous sommes bien des organismes biologiques issus d'un long processus évolutif et créatif. Nous portons en nous les traits des créatures marines aussi bien que terrestres. Nos gènes nous tiennent dans une familiarité inouïe avec la grande famille des mammifères, et bien au-delà. Notre physiologie est celle, à peu de chose près, de celle des grands singes, si fascinants pour notre quête identitaire.

Or, avec l'extension des pratiques d'exploitation de plus ou plus radicales et violentes des espaces naturels, c'est cette proximité qui est contestée voire niée. En remplaçant, à grande vitesse, les magnifiques forêts primaires de Bornéo en plantations destinées à produire de l'huile de palme pour nos alimentations modernes suractivées, nous nous privons d'un héritage naturel qui nous a été confié pour être protégé et non détruit. Dans ces forêts, l'orang-outan nous regarde en face et nous interroge sur notre capacité à respecter l'altérité des autres espèces, la beauté naturelle des écosystèmes et la valeur de tout être créé. Quand il aura disparu, ce qui risque fort d'arriver, nous pourrions sans doute continuer à vivre dans nos villes hors-sol. Mais l'étape suivante risque fort de nous concerner bien plus directement encore ? On voit bien que dans ces forêts, la disparition des espèces naturelles est aussi le signal d'alarme de la maltraitance infligée aux populations indigènes qui cohabitent avec elles depuis des millénaires. Et aussi le signal d'une mondialisation du profit qui n'a que peu à faire des équilibres de la Création.

Pourtant, il faut aussi souligner que la prise de conscience écologique actuelle, même modeste et souvent bien impuissante devant les destructions en cours, a fait naître aussi des démarches nouvelles. L'idée d'une restauration possible des espaces naturels gagne du terrain. Et à chaque fois, l'émerveillement est de mise quand on voit la force de résilience des écosystèmes maltraités. Mais, même restaurés, ces espaces portent la marque d'une blessure profonde. L'équilibre antérieur ne sera sans doute jamais retrouvé : on ne reconstruit pas en quelques années des équilibres naturels millénaires et on n'invente pas les espèces disparues, souvent même avant de les avoir identifiées. Il faudrait peut être s'arrêter davantage devant ce mécanisme de psychologie sociale : pour devenir responsable d'un bien qui nous est confié gratuitement, l'humain semble d'abord se l'approprier en le mettant

en péril, quitte à le perdre. Dans un ultime sursaut, il peut lui arriver cependant de saisir cette fragilité et de l'honorer ensuite : il aurait pu être simple protecteur d'un espace de gratuité et de bonté, mais il est devenu jardinier d'une terre blessée et fragile.

Le mouvement est salutaire et mériterait d'être interrogé sur le plan de la foi. En tout cas, il est révélateur de bien des responsabilités nouvelles qui sont confiées à l'humanité désormais, alors qu'auparavant elle n'en était que l'observatrice craintive ou émerveillée. Désormais, aussi bien le devenir des mers que celui du climat est de sa responsabilité, pour ne prendre que ces deux exemples. Un travail de titan pour une créature humaine qui n'a que la sueur de son front pour travailler sa terre.

6-La Création n'a-t-elle de sens que domestiquée ?

Dans le brouhaha des informations quotidiennes, l'annonce récurrente du retour du loup en France en dit long de notre inconscient collectif et de l'oubli de notre lien à la terre. Certes, réintroduire le lynx dans les Vosges ou le bouquetin dans les Alpes ne posait pas de grandes difficultés. Le retour volontaire et médiatisé de l'ours dans les Pyrénées s'est avéré déjà plus problématique, dans ces vallées où élevage et tourisme de masse occupaient jusqu'alors seuls tout l'espace. Voilà une part de nous-mêmes que nous n'avons plus forcément envie d'accueillir : la part du sauvage. Bien plus emblématique est le retour spontané et constant de populations de loups dans nos beaux paysages, franchissant tous les obstacles naturels et artificiels, et réoccupant des paysages agricoles souvent délaissés. Ce retour est déroutant pour beaucoup : les paysages français, façonnés par l'homme depuis des millénaires, sont à 90 % artificialisés, et parfois avec de vraies réussites. Reste cette part irréductible des grands espaces montagneux, des futaies touffues et des vallées profondes où la nature reprend ses droits quand la pression anthropique diminue. Bien sûr, du coup, l'arrangement actuel de nos modèles s'en trouve perturbé. Les bergers se rappellent que, de tout temps, garder un troupeau dans la nature demande de concilier avec elle. Les chasseurs, s'ils sont cohérents, reconnaissent aussi que la cohabitation des espèces sauvages fait la richesse des écosystèmes. Et quant au touriste, il devra bien apprendre que s'aventurer dans la nature n'est jamais une simple activité de loisir sans conséquence : il s'agit d'abord d'aller à la rencontre d'un monde où les règles ne sont pas toujours les nôtres.

Le monde paysan traditionnel avait bien pris la mesure de tout cela. Entre crainte et respect, l'agriculteur comme le pêcheur se confrontaient à la nature avec lucidité. La tradition biblique est témoin à de maintes reprises que la cohabitation du loup et de

l'agneau ne sera sereine que dans des temps messianiques. Pour autant si, à force de labours et d'efforts, l'humanité a su imposer ses besoins au monde naturel en bien des endroits, elle aurait tort d'oublier qu'elle a à faire à un partenaire et non à un esclave. Il y a une alliance à honorer la nature que célébraient les prières de rogations dans nos campagnes et toutes les bénédictions qui les accompagnaient.

Si la domestication des semences et des espèces « utiles » à la vie humaine s'est faite sur des millénaires en mobilisant le meilleur du savoir-faire humain, elle touche aujourd'hui à des limites que nous devons interroger si nous ne voulons pas perdre le sens-même de notre alliance. Nos modes de consommation, alimentaires notamment, ont transformé peu à peu les pratiques agricoles pour en faire des démarches industrielles. Elevage intensif, agriculture sous perfusion d'engrais et bien sûr, transformation des céréales et des viandes produites dans une chaîne où la notion même de nourriture se perd dans les méandres de l'alimentation normalisée moderne. Résultat ? La viande et le poisson, biens précieux prélevés sur des organismes vivants, sont devenus des biens ordinaires et surabondants dans nos assiettes. Au point que nos organismes commencent même à en souffrir.

Plus dramatique encore : il suffit de visiter le moindre abattoir industriel pour être pris de pitié pour ce que nous sommes devenus et ce que nous infligeons à nos compagnons de création. Et aussi pour ce que nous infligeons aux ouvriers qui travaillent dans ces usines à viandes. Depuis l'alliance de Noé, survivant d'un déluge mortel, nous avons quitté le projet originel où toute créature partageait une même nourriture végétale, refusant ainsi la prédation par la violence. Les Eglises gagneraient beaucoup à se réinterroger sur leur capacité à accueillir la nourriture dans une démarche plus respectueuse et plus lucide. Pour certains, cela pourrait passer par une ascèse volontaire limitant la consommation de viande. Pour d'autres, il suffirait de s'interroger vraiment sur le monde humain que nous présentons dans nos célébrations, chaque fois que nous déposons sur nos autels un peu de pain et de vin, que nous marquons nos fronts d'un peu d'eau ou d'huile, que nous brûlons nos encens ou que nous goûtons le « miel » de la Parole. Si nous allions au bout de notre cohérence, nous pourrions contester ainsi bien plus fortement des dérives de toute-puissance qui se révèlent par exemple dans la privatisation des semences, dans leurs manipulations génétiques, et dans la spéculation éhontée sur les biens essentiels pour tous.

7-L'humain peut-il toucher le ciel en malmenant sa terre ?

La question n'est pas anecdotique. Après-guerre, devant la puissance de destruction découverte dans l'usage des bombes atomiques, nombreux ont été les chrétiens – et les autres – à dénoncer la folie de tels outils. Potentiellement, ils avaient la possibilité de mettre fin d'un trait à l'aventure humaine sur cette terre. Ainsi, nous pouvons désormais accélérer nous-mêmes l'avènement de la fin de notre histoire commune ! Triste royaume que celui d'un monde où l'humanité s'autodétruit à petit ou grand feu ! Notons que la fin de la guerre froide n'a pas tout résolu. Non seulement la puissance nucléaire est toujours en place, mais de nouveaux périls mondiaux s'annoncent. Le changement climatique en cours n'est pas des moindres : nos pratiques industrielles touchent désormais les équilibres les plus profonds de la planète. Aussi bien, les courants aériens et maritimes risquent d'être perturbés par les polluants que nous émettons à grande dose, et avec eux la plupart des grands équilibres vitaux de la planète. Des perturbations dont nous ne pouvons pas mesurer les conséquences dans l'avenir. Une seule chose est sûre, malheureusement, là aussi : les pays les moins développés sont aussi les plus exposés et les moins en capacité d'adaptation pour survivre.

Le théologien protestant Jürgen Moltmann a beaucoup écrit sur cette puissance toxique de l'activité humaine, quasi biblique. Babel n'est pas loin quand l'humanité, consciemment ou non, prétend vouloir s'appropriier le ciel et ses forces naturelles et divines. Là est sans doute tout le défi d'une vraie mobilisation personnelle et collective face à ce sujet qui émerge aussi depuis quarante ans dans la doctrine sociale de l'Eglise. La crise écologique n'est pas qu'une lubie de quelques militants extrémistes et manipulateurs : elle est une réalité économique et sociale dramatique pour des millions de personnes à travers le monde. Elle est aussi le reflet des injustices colossales que nous avons laissées s'installer, au fil de nos pratiques économiques débridées. L'écart entre la petite minorité des plus riches et la grande part des plus pauvres n'a jamais été si grand et continue de se creuser. Cette schizophrénie est pathologique et mérite une mobilisation active des hommes et des femmes de bonne volonté à travers le monde.

Finalement, nous voici à nouveau invités à réinterroger notre foi chrétienne. Si Dieu est à l'œuvre dans ce monde menacé par le péché du cœur de l'homme, à quelle conversion de vie sommes-nous invités pour en témoigner plus fortement ? Peut-être d'abord à nous rappeler qu'à partir de l'onde de choc de la résurrection du Christ, le lien entre rédemption et création devient

plus lisible. Saint Paul, dans la lettre aux Romains, en tire toutes les conséquences. Comme une femme enceinte qui accouche dans les douleurs, le monde est, de tout temps, en gémissement, annonçant déjà l'arrivée d'une vie nouvelle. Pour lui, c'est la Création tout entière qui est appelée au salut, c'est l'ensemble du donné créé qui est touché par l'œuvre de renouveau du Christ. Si, d'un point de vue théologique, les créatures non-humaines ne portent pas le poids de la faute, il n'en est pas moins vrai qu'elles partagent une communauté de destin avec l'humain qui, lui, la porte.

Il est temps sans doute de cesser de « regarder le ciel » comme les disciples à l'Ascension, ou notre nombril, en ces temps modernes si individualistes, pour revenir sur la terre des vivants. Le Christ, reconnu par Jean-Baptiste sous le signe de la colombe et de l'agneau, sauve l'humanité, et avec elle les créatures qui partagent son sort. C'est cette promesse-là qui doit être au cœur de nos mobilisations. Comme communauté de perdition et communion de salut, les vivants, dans leur diversité belle et mystérieuse, racontent la grâce d'existence singulière qui est faite à chacun. Une histoire qui mérite bien que chacun se mobilise.

Dominique LANG
Augustin de l'Assomption (Cachan)